

GAGNON, Serge et René HARDY, *L'Église et le village au Québec 1850-1930. L'enseignement des Cahiers de prônes. Textes de André Audet, Guy Trépanier, Carmen Rousseau*, s.l., Leméac, 1979, 174 p. \$9.95.

Hubert Watelet

Volume 35, Number 4, mars 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304016ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304016ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Watelet, H. (1982). Review of [GAGNON, Serge et René HARDY, *L'Église et le village au Québec 1850-1930. L'enseignement des Cahiers de prônes. Textes de André Audet, Guy Trépanier, Carmen Rousseau*, s.l., Leméac, 1979, 174 p. \$9.95.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 35(4), 594–596.
<https://doi.org/10.7202/304016ar>

GAGNON, Serge et René HARDY, *L'Église et le village au Québec 1850-1930. L'enseignement des Cahiers de prônes. Textes de André Audet, Guy Trépanier, Carmen Rousseau, s.l., Leméac, 1979, 174 p. \$9.95*

Serge Gagnon et René Hardy nous ont fait part, dans ce petit livre, de la mise en chantier d'une recherche qui vise un double objectif: rejoindre et caractériser, dans la mesure du possible, la religion populaire, et parallèlement, cerner l'action pastorale pluriforme qui encadre la vie paroissiale; et cela dans le milieu rural québécois de la seconde moitié du XIXe siècle et des premières décennies du XXe siècle, considéré comme un cadre relativement homogène, dans l'état actuel des connaissances tout au moins.

Deux parties, en somme, dans cet essai: la première et aussi la plus brève (25 p.), de conceptualisation et de problématique essentiellement, où Gagnon et Hardy présentent les hypothèses de base de la recherche entreprise, de même que l'intérêt des Cahiers de prônes, et esquissent (en épilogue) quelques lignes directrices de l'évolution de l'action pastorale québécoise, face à l'industrialisation. Quant à la seconde, plus descriptive, mais venant à l'appui de la première bien entendu, elle est constituée de l'analyse de Cahiers de prônes de trois paroisses: Saint-Hilarion, Champlain et Sainte-Madeleine du Cap-de-la-Madeleine. Cette analyse a été effectuée par A. Audet, G. Trépanier et C. Rousseau, sous la direction de leurs éditeurs, dans le cadre d'un séminaire de maîtrise en études québécoises à l'Université du Québec à Trois-Rivières. En annexe, quelques extraits des Cahiers de prônes d'un curé d'une quatrième paroisse, Sainte-Eulalie (18 p.).

On peut synthétiser, me semble-t-il, la problématique envisagée dans cette recherche, à l'heure actuelle, de la façon suivante: l'étude du vécu religieux rural doit être abordée, à partir des Cahiers de prônes, en termes dialectiques. D'un côté, la religion des paysans constitue un phénomène culturel, et à ce titre, elle comporte une part de sensibilité et d'activité spécifiquement populaire. Mais, d'un autre côté, il s'agit également d'une religion que l'Église, telle qu'elle s'incarnait chez ses curés, représentants de Dieu mais aussi d'une culture prestigieuse, s'efforçait de canaliser et d'orienter «d'en haut». Or, de part et d'autre, les tendances et les attitudes n'étaient pas seulement religieuses. Tandis que la religion populaire, de par sa nature (qui était notamment celle d'une religion de non-instruits) ne dissociait guère le sacré du profane, la pastorale, soit sous la pression de certaines coutumes paysannes ou pour d'autres raisons (d'ordre fiscal, d'animation des loisirs, d'animation sociale, de contrôle social finalement), ne les dissociait pas davantage.

En somme, les rapports entre villageois et curés devaient se caractériser tantôt par un consensus, tantôt par des phénomènes de résistance (d'ampleur variable dans les deux cas, bien entendu) chez les premiers, face aux efforts d'acculturation ou aux remontrances que l'on observe chez les seconds; mais tantôt également par l'acceptation, voire l'encouragement de certaines attitudes populaires par le clergé.

Dans ces conditions, on comprend l'hésitation des animateurs de cette recherche à qualifier de «magique» la religion des paysans québécois. Ils proposent de la considérer plutôt à un niveau intermédiaire entre le religieux et le magique. Cette position ne me semble judicieuse qu'à première vue. Car elle risque évidemment de conduire au même type de jugements de valeur que celui que l'on ne rencontre que trop dans les études qui se passent de ce niveau intermédiaire. C'est que ce danger est presque inévitable dès qu'on s'efforce de distinguer le religieux du non-religieux en fonction de critères trop proches de ceux que se sont donnés les milieux cultivés, et que l'on applique de tels critères — comme ces milieux le faisaient du reste — à des populations toutes différentes, du point de vue considéré.

C'est pourquoi la position plus audacieuse qu'adopte Yves-Marie Hilaire, dans sa thèse sur le diocèse d'Arras, me paraît, à la réflexion, nettement plus solide. Pour lui, en effet, la religion des paysans du Pas-de-Calais du milieu du XIXe siècle — comparable par bien des traits, semble-t-il, à celle des ruraux du Québec étudiés à Trois-Rivières — est une religion au plein sens du terme. Religion de paysans sans doute, et qu'Hilaire qualifie de «cosmique»; il parle aussi, à ce propos, des manifestations de «religiosité» populaire. Mais il se refuse à y voir autre chose car, dit-il, «la vie religieuse ne peut être isolée des autres réalités qui l'environnent» (*Une chrétienté au XIXe siècle? La vie religieuse des populations du diocèse d'Arras*, Villeneuve-d'Ascq, Université de Lille III, 1977 et compte rendu de soutenance dans *Revue du Nord*, n° 232, t. 59, 1977, cité p. 105). Et, en effet, les risques de jugements de valeur évoqués il y a un instant correspondent à des dissociations de contexte.

Je passe, parce qu'il faut se limiter, à la partie descriptive: les trois paroisses étudiées présentent plusieurs variations — typiques sans doute — des rapports dialectiques qui viennent d'être schématisés, ce qui ajoute évidemment beaucoup au caractère suggestif du livre. On se contentera ici d'évoquer ces variations, plutôt que les cas d'application du schéma général. Si Saint-Hilarion, dans le comté de Charlevoix, est une petite paroisse pauvre, neuve et isolée (de l'ordre d'un millier d'habitants), Champlain au contraire est plus riche et un peu plus peuplée (mille à deux mille âmes), d'implantation ancienne du reste. Elle jouit d'une certaine possibilité de commercialisation. Dès lors on constate, à la suite d'André Audet, le rôle largement polyvalent — et l'ascendant considérable, semble-t-il — du curé de Saint-Hilarion; ce qui rappelle le cas d'Hébertville, comme le notent d'ailleurs Gagnon et Hardy (N. Séguin, *La conquête du sol au XIXe siècle*, Sillery, Boréal Express, 1977). Tandis qu'à Champlain, si l'assistance du curé, face aux conditions matérielles d'existence, s'avère moins nécessaire, son rôle d'animateur de la vie religieuse doit aller plus loin. Dans cette paroisse où l'on dispose de temps libres et dont les contacts avec l'extérieur sont plus fréquents, les curés fondent de nombreuses associations pieuses et organisent retraites et pèlerinages; tout cela non sans un large succès de participation.

Finalement, Sainte-Madeleine présente deux autres caractères, puisqu'elle devient de plus en plus industrielle (profitant de la coupe du bois) et paroisse de pèlerinage, vers la fin du XIXe siècle. Sa population passe alors de 1 500 à plus de 4 000 h. en une vingtaine d'années. Comme le souligne C. Rousseau, les Oblats, à qui les Madelinois furent confiés, trouvèrent dans la fonction de pèlerinage un moyen de pression supplémentaire sur leurs ouailles. Par contre, c'est leur inquiétude que l'on entrevoit, face à la montée de l'industrialisation. Inquiétude que partage d'ailleurs une bonne partie du clergé: l'épilogue nous le montre, en effet, vivant le changement de civilisation parallèle à l'industrialisation, comme une remise en question d'un pouvoir clérical, jusque-là sans concurrence.

Gagnon et Hardy nous offrent, dans *L'Église et le village au Québec*, les premiers résultats d'une recherche fort neuve et passionnante, mais qui risque d'être inégale, dans la mesure même où il est plus difficile de caractériser la religion des paysans que celle de leur clergé. (C'est un peu le problème que posait le titre de la thèse de Robert Mandrou: *Magistrats et sorciers en France au XVIIe siècle*, Paris, Plon, 1968). C'est pourquoi je formule un souhait: une telle recherche ne devrait pas se limiter trop longtemps à l'étude des Cahiers de prônes. Ne pourrait-on envisager, par exemple, une enquête orale sur l'apport du catéchisme et des prières apprises, à la religion des paysans du troisième âge? Il me semble qu'il est grand temps, mais qu'il n'est pas trop tard.